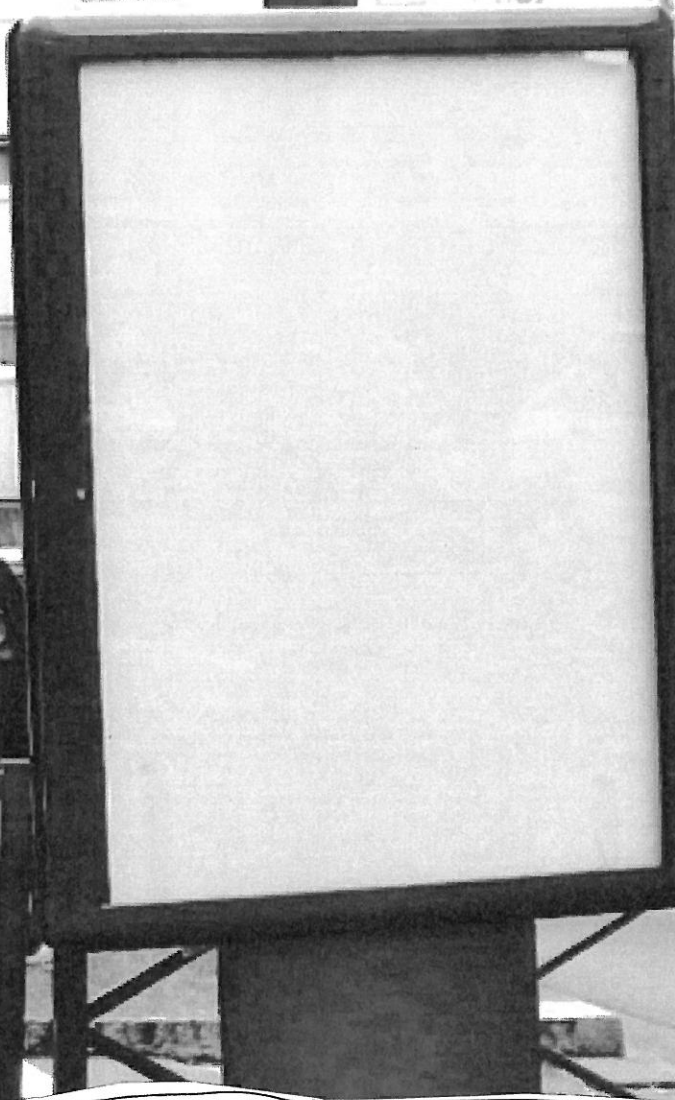


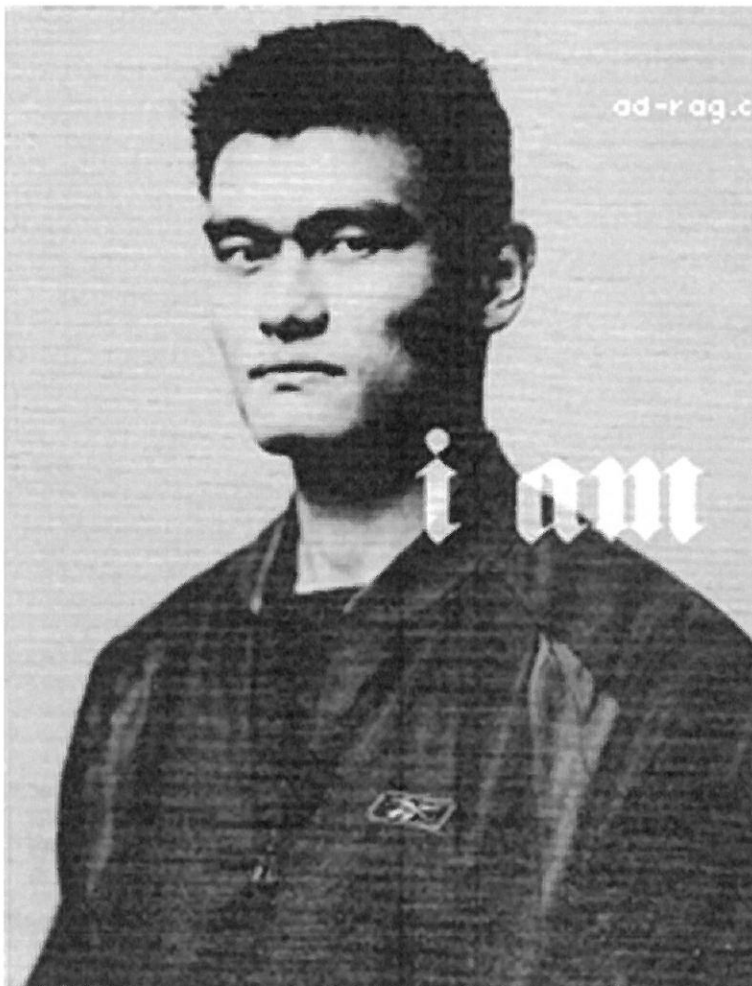
THEATRE PERMANENT

JOURNAL

25 FEVRIER 2014
n° 1005



I AM NOT WHAT I AM



Je vous obéirai

Vous serez ce que vous serez, moi je vous obéirai.
(Acte III, scène 3)

Vous serez et toujours j'accepterai dit Desdémone. Et traitez moi de *pute* ou de *pétasse dépravée*, je vous obéirai car vous êtes mon mari. Et frappez-moi et je vous obéirai. Et violez-moi et je vous obéirai, car vous êtes mon mari.

Desdémone dit OUI. OUI partout. Elle dirait OUI, qui sait, peut-être même à Cassio. Elle lui dit OUI je me tuerai pour toi - elle dit OUI je veux le Maure pour mari - OUI je veux partir avec mon mari je ne veux pas rester seule je veux suivre mon maître - elle dit OUI je veux bien mourir - OUI mais laissez-moi encore une petite nuit non une heure non une prière un OUI qui se rapetisse rapetisse toujours un peu plus elle dit OUI je me suis tuée moi-même - OUI c'est moi seule à qui je dois cette mort elle dit OUI et elle dit j'obéis

je l'imagine au lit crier oui, et gémir oui, et elle ne gémit pas, elle gémit oui, elle le dit ce mot pour se persuader qu'elle est là qu'elle est dans les bras de celui qu'elle a choisi qu'elle dit oui encore qu'elle est bien celle qu'elle a choisi d'être, qu'elle est bien à l'image de celle qu'elle imagine être et dans le lit encore, alors, elle gémit oui sans gémir.

Elle dit je suis l'esclave celle dont parle Iago celle dévouée *aux genoux bien flexibles qui s'use la vie à faire la bête de somme pour pas plus que son foin quotidien* elle dirait oui encore à l'homme qui la séduit - à l'homme qui lui raconte des grandes histoires pour qu'elle se sente petite et livrée et dégagee de son petit poids - elle dirait oui à un homme qu'elle admire et non un homme qu'elle désire - elle prend les compliments pour une part de son âme - elle prend les compliments qui viennent d'au-dessus d'elle qui la lient à elle-même qui lui disent « tu existes » à la place où tu es - voilà ce que tu es - voilà où je te place - voilà ta place. Elle. Elle flancherait devant le compliment qui la fait sentir à sa place. Elle dit oui quel que vous soyez je vous obéirai et je vous servirai je lécherai vos bottes - et votre sexe que je ne désire pas - je ne connais pas le désir pas encore - je connais l'image du désir - je connais les apparences du désir - mais le désir, je ne le connais pas. Je connais la soumission à mon mari - j'agis entière avec mon corps entier - je plie mon corps entier je l'enferme dans une boîte je l'expose au monde je le donne comme vous le désirez - moi, je ne désire pas, je ne dirai non à rien, toujours je dirai oui - parce que je ne désire pas. Je serai celle que vous me voulez être et je m'adapterai.

Elle est l'adolescente à peine jeune femme encore fille qui se voit femme, elle voit l'Idée de la femme elle aimerait être cette femme - l'Idée de la femme - la femme pure l'agnelle blanche la sainte mais forte d'esprit, déterminée dans sa bonté, certaine dans son dévouement, immense dans sa soumission - elle aimerait être cette femme qu'on lui renvoie, cette image de ce qu'elle devrait être. Alors elle s'astreint à l'image, elle tente de s'y adapter mais l'image n'est pas le réel et l'image la rend chienne et l'image la rend pute - elle n'a pas calculé les dangers de l'image - son double-fond - l'image de la femme possédée soumise l'image de la femme à posséder à soumettre l'image de la femme sainte qui se brise car impossible incroyable sainte et l'impossible l'incroyable image toujours se déchire et dévoile la chienne.

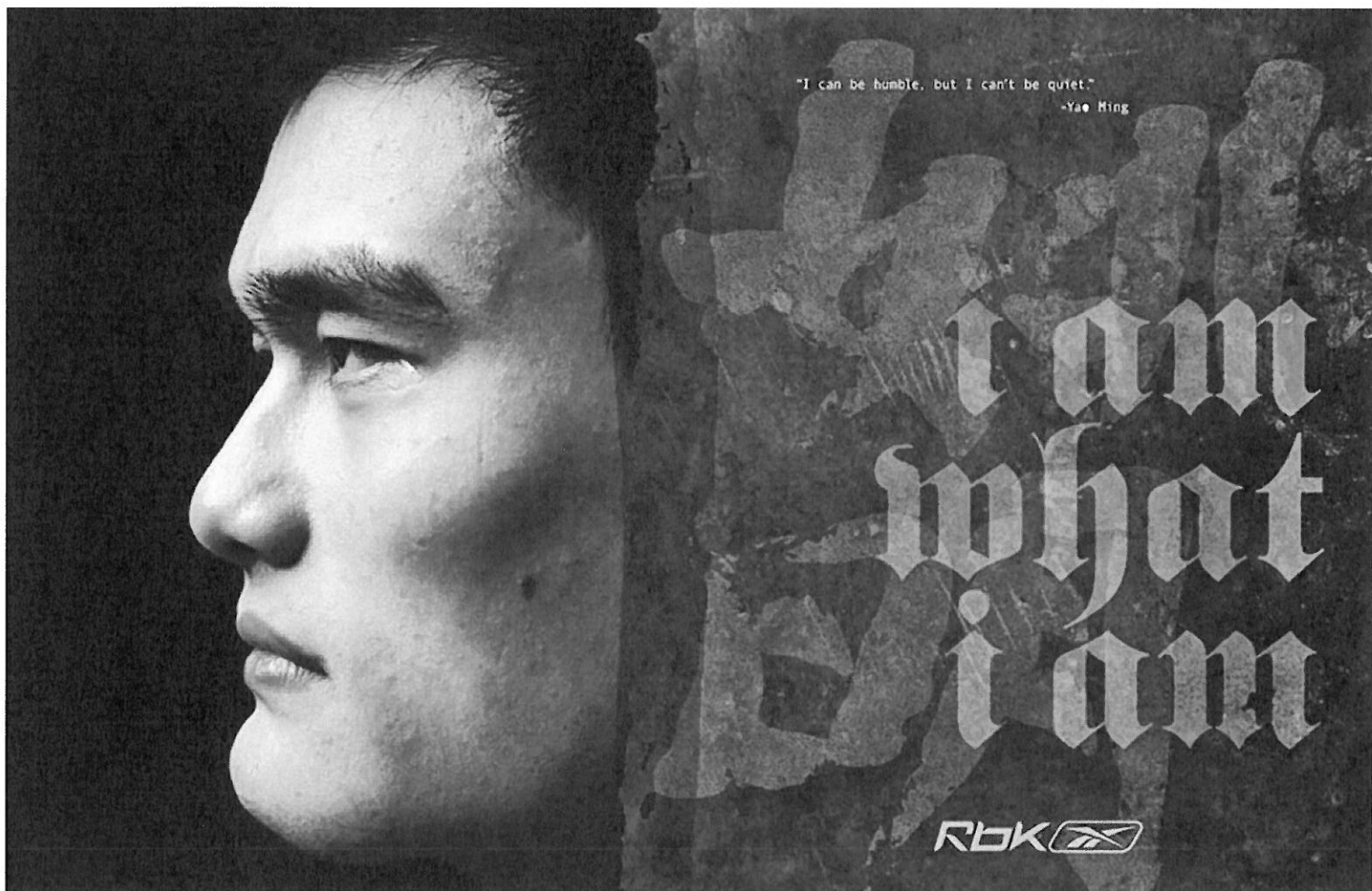
Elle est ce qu'elle est, à la place qui lui est assignée. Elle imagine les êtres comme ils

sont. Pour elle, ils sont « eux », ils restent qui ils sont, ils viennent « comme » ils sont, « tels » qu'ils sont et le « comme » et le « tel » peuvent bien se décliner mais ils sont et elle croit à ça, à la fidélité éternelle par oui éternel, par soumission réitérée. « *Ma belle guerrière* » dit Othello, et il est le général il est son maître son chef des armées et le petit soldat Desdémone joue à dire oui au chef - QUELLES QUE SOIENT LES CONSIGNES – et l'autre en face criait et l'autre en face gémissait tourmenté et à la manette le bourreau anonyme continue d'augmenter les charges électriques infligées à la victime anonyme – le bourreau dit oui, il torture sous couvert de son maître, il se dégrade - il dégrade l'autre, il dégrade sa part de l'autre en lui - il dégrade l'humanité en lui, l'humanité du NON. Desdémone est son propre bourreau elle s'inflige des chocs électriques elle dit SOUMETS-TOI À L'IMAGE elle se mutilé pour rentrer dans l'image. Elle ne sait qui elle est, mais ELLE EST SA PLACE, elle dit oui encore, et elle se tue elle-même - j'ai commis ce crime seule, dit-elle, car elle est responsable d'avoir tenu sa place, d'avoir cru que l'image était le réel, d'avoir cru qu'elle pouvait exister sans désir.

Elle dit, ce n'était pas une faveur que je t'ai demandée mon chéri vis-à-vis de Cassio, car cette demande était toute naturelle - quand je te demanderai une vraie faveur, alors seulement je devrais jouer de mon amour pour l'obtenir - et en disant cela, elle dit je ne prends pas le risque de ton refus, je n'envisage pas le non, le non est un mot que je ne connais pas.

Et sur son lit de mort, elle dit ne me tuez pas et puis tuez-moi demain et puis une demi-heure et puis le temps d'une prière et puis elle a dit non mais elle recule elle n'ose pas le non - son non est si minuscule qu'il s'étouffe avec son corps contre l'oreiller et elle dit encore, enfin, j'ai commis ce crime, moi toute seule ne me demandez rien - ne me regardez pas trop - ne me laissez pas seule dans une grande maison vénitienne - laissez moi obéir - et disparaître - je disparaissais bien seule oui voilà c'est ça - ça fait du bien - je dis oui à qui je suis parce que je ne suis pas - je suis par vous mes maîtres par vous les hommes, toute jeune encore Desdémone elle dit je me soumetts - je me mets en dessous - en dessous encore - et chienne et babouine et en dessous encore oui, la mort c'est ça en dessous encore - et je suis morte, c'est mon rang, OUI c'est mon rang, OUI ça me va, OUI je suis satisfaite, car je n'ai pas vraiment de désir, le désir de ne pas mourir chez moi est peau de chagrin minuscule minuscule déjà flétrie désir d'une prière et puis non, même pas, je n'y tiens pas, je ne tiens à rien je tombe sans vie, car aucun monde ne s'ouvre devant moi, car aucun désir n'a jailli. Je ne suis pas, je suis qui je suis sans désir.

Adèle Gascuel



Question d'ontologies dans l'acte I d'*Othello*

Trois passages, dans l'acte I d'*Othello* évoquent la question de « l'être ». C'est Iago, le premier, qui l'aborde, en s'adressant à Rodrigo au début de la scène 1. Il lui explique à quel point il est double. « Je ne le sers que pour en profiter en passage » : voilà qui annonce « la couleur ». Le personnage se place sous le signe d'une substance « d'être » complexe. Elle est liée, dans ce premier passage, à la question de celui qui sert. Deux choix, pour Iago, à propos de celui qui sert : il y a ceux qui servent servilement, les « dévoués » ou la « bête de somme », d'une part ; il y a celui qui sert « comme un homme » (« ces lascars-là sont des hommes »), et qui font preuve d'une double-vie, d'un double-être, jouant la servitude, et travaillant à leurs propres intérêts, d'autre part. Évidemment, Iago se classe lui-même dans la seconde catégorie. « Ces lascars-là sont des hommes », nous dit-il : voilà qui en dit long sur ce qu'est un homme, à son sens. Un homme se sert lui-même, avant tout, et agit en son intérêt. Mais quelque chose de plus vaste perce encore. « L'être » de l'homme semble nécessairement complexe, voire paradoxal, ou dual. Ainsi en arrive-t-il à sa conclusion (« I am not what I am »), qui va servir de base, probablement, à une pensée plus riche, qui se développera par « à coups », en brefs scintillements, qui émaillent le texte.

Face à lui se tient Othello. Dans la scène 2, lui aussi évoque, ou plutôt effleure, cette question de « l'être ». Alors que le double-Iago est en train d'exagérer la réaction de Brabantio dans la scène précédente, Othello le rassure. « Les services que j'ai rendus à Venise paieront plus fort que ses jérémiades ». Puis il en vient à justifier son mariage : il n'y a pas de problème, explique-t-il à Iago, puisqu'il est « d'extraction royale ». C'est précisément dans ce passage que se glisse comme quelque chose qui pourrait ébaucher un autre embryon d'ontologie. Voilà ce que nous dit précisément Othello : « Mais les ancêtres à qui je dois mon existence et mon essence étaient d'extraction royale ». L'utilisation des termes « existence » et « essence » est bien vue de la part des traducteurs. En effet, en anglais, voici ce que dit Othello : « I shall promulgate – I fetch my life and being / From men of royal siege ». Le couple « life and being » connaît un équilibre certain, une équivalence, avec l'ensemble « existence et essence » : ces deux notions renvoient à deux définitions de « l'être » mises en regard. L'une dynamique – « life » ou « existence » – l'autre statique : « being » ou « essence ». Pourtant, si ce couple est mis en place par Othello, il ne va pas du tout mettre ses termes en tension. En fait, les deux notions d'être semblent se « compresser » dans la définition statique. En effet : existence comme essence, il les « doit » directement à ses ancêtres (elles viennent, « fetch », de ses ancêtres, dans la version anglaise). C'est-à-dire qu'il n'y a pas de contradiction entre les définitions dynamique et statique : les deux sont données « a priori », et s'inscrivent dans la généalogie du personnage.

Quelque chose se dessine. Quelque chose qui fait écho à un débat qui a agité le XX^{ème} siècle, et ce n'est probablement pas de manière tout à fait innocente que Julie Etienne et Joris Lacoste ont choisi d'inscrire précisément ces mots dans la bouche d'Othello : essence et existence. Ce n'est pas anodin. La troisième et dernière mention de la question de « l'être » dans cet acte I de la pièce apparaît dans la bouche de Iago, une fois encore. Et une fois encore, c'est au cours d'une scène où il est seul avec Rodrigo. Celui-ci est désespéré. Il

parle même de se noyer. De quoi faire tiquer notre Iago, qui, en dépit de ses stratagèmes, de sa duplicité, incarne aussi (avant tout?) une puissante force de vie. Rodrigo, plus précisément, regrette son incapacité *essentielle* à ne pouvoir agir sur sa situation, sur le fait d'être amoureux, encore et toujours, de Desdémone. « Je n'ai pas le don d'y remédier », dit-il à Iago. Ce discours a sur lui un puissant effet. Il s'exclame : « Le don ?! N'importe quoi ! ». Pour lui, il n'y a rien de définitif au fait « d'être comme ci ou comme ça ». Bien plutôt, le « je », en tant que volonté, est le maître du « moi », en tant que personne. La conclusion est simple. Nous pouvons être ce que notre volonté décide. En creux, que lit-on ? Si Iago mettait le doigt sur un premier élément dans la scène 1 – l'être n'est pas une substance simple, c'est une substance complexe – il va ici préciser un second élément : l'être est une substance complexe, mais également dynamique, jamais achevée. En ce sens, l'être est avant tout, précisément une « existence ». La volonté, devient le maître-mot, la clé de voûte de ce dynamisme de l'être. Cette opposition ontologique fondamentale est un bel outil de lecture pour la suite de la pièce. Si d'un côté, on a un Othello un et statique, monolithique, de l'ancien temps, tenant de l'essence, on trouve face à lui un Iago double, multiple et dynamique, un Iago moderne, tenant lui de l'existence. Il faut se méfier, toutefois, car ce couple risque de nous faire imaginer un Iago pré-sartrien. Non, puisque pour lui la volonté a une force maîtresse qui n'existe pas véritablement chez Sartre. Il faut se méfier, également, de ne pas se laisser étouffer par les idées, *pour elles-mêmes*. Cette opposition, cette tension, n'a de sens que si l'on voit le trésor multiple qu'elle met en place dans l'œuvre. Elle agit bien plus à la manière d'un tremplin esthétique et dramatique – dont l'œuvre et la seule fin – que d'un enjeu philosophique.

Vivien Hébert

Il nous manque quelque chose

« GREGERS - Tiens ! Hjalmar Ekdal aussi est malade ?
RELLING - A peu près tout le monde est malade, malheureusement.
GREGERS - Et quel traitement employez-vous pour Hjalmar ?
RELLING - Mon traitement habituel. Je m'emploie à entretenir en lui le mensonge vital.
GREGERS - Le mensonge... vital ? je n'ai pas bien entendu..?
RELLING - Si ! j'ai dit le mensonge vital. Parce que le mensonge vital,
voyez-vous, c'est le principe qui stimule, voyez-vous. »
Ibsen, *Le Canard Sauvage*.

Ça se passe à Bourg-en-Bresse. Dans le palais de Justice qui jouxte la maison d'arrêt. Une drôle de bâtisse – qui voudrait ressembler à un château – en face du conservatoire de musique. D'un côté, il y a les gosses avec des sacs d'instruments plus gros qu'eux – contrebasse, violoncelle, trombone – de l'autre, il y a la prison, les hommes avec des passés plus gros que des mondes. Les deux portes se font face de part et d'autre de la rue du Palais. Il est là depuis bientôt trois semaines. Et tout le monde ne parle que de lui. Pourtant, il y a un mois, un gardien de prison a perdu l'usage de ses deux jambes pour s'être fait fracturé le crâne par un barreau de chaise rempli de billes de plomb – tentative d'évasion. Ça n'a pas marché. Mais ça, personne n'en a parlé. Depuis, le gardien a une cicatrice qui fait le tour de son crâne comme un couvercle de bocal qu'on aurait ôté puis remis maladroitement.

Ça se passe en 1996. À Bourg-en-Bresse. C'est à soixante kilomètres de Lyon. C'est une ville de nulle part. Bourg-en-Bresse et ses paysages noyés qui font l'adolescence humide, qui font l'enfance rongée, Bourg-en-Bresse et ses terrains d'habitudes bourgeoises, sa misère, sa détresse anecdotique aussi plate que ses terres.

La journée, il attend. Bourg-en-Bresse est une ville parfaite pour qui doit attendre. Il ne s'y passe rien. Il ne doit rien s'y passer. Même les morts y meurent en silence. Ils ne réclament rien. Rien de plus que les vivants.

Lui a été placé en cellule d'isolement.

Le poids médiatique de l'affaire est trop conséquent pour qu'on puisse le laisser avec d'autres détenus.

Il joue parfois aux échecs avec un gardien.

Il jouait bien paraît-il. Le fou surtout, il avait une manière de déplacer le fou et la tour qui le rendait imbattable.

Ça se passe en juin. Ça sent l'été et les vacances scolaires. Le 25 enfin, il entre dans la salle de la Cour d'assises.

Je me souviens de la rue, bondée, remplie de journalistes. Ils étaient venus de Paris pour assister au procès. Ils avaient fait le voyage jusqu'à Bourg-en-Bresse. Ils étaient là, *Libération*, *Le Monde*, *Le Nouvel Observateur*. Ils étaient tous venus. Pour la première fois sans doute à Bourg-en-Bresse. Ils étaient là pour les huit jours qu'allait durer l'audience.

Il dit

~~Je suis maître de recherche à l'Organisation Mondiale de la Santé à Genève~~

~~Je suis chargé de recherche à l'INSERM de Lyon~~

~~Je suis spécialiste de l'artériosclérose~~

~~Je pars en congrès médical à Tokyo~~

~~Je pars en séminaire à Sao Paulo~~

~~Je pars en colloque à Berlin~~

~~Je suis fonctionnaire international~~

~~J'ai été reçu cinquième au concours d'internat une chance folle j'avais relu la vielle des pages sur le sujet qui est tombé
Je vais arrêter la classe préparatoire au lycée du Parc pour préparer l'école des Eaux et Forêts et puis après je vais faire médecine et puis ensuite les spécialités et puis et puis puis puis
BLA BLA BLA
J'ai été chargé de cours à la faculté de Médecine de Dijon pendant plusieurs années
Je travaille énormément je ne peux pas te donner des horaires précis mon amour
J'ai une carte de visite où je précise que je suis ancien interne des Hôpitaux de Paris vous en voulez une je vous laisse ma carte
Je peux faire fructifier votre argent un taux de 18% non imposable c'est un bon placement vous savez les Suisses mes beaux parents et mon oncle m'ont déjà passé presque un million ça rapporte beaucoup
Je vous fournirai également des médicaments à base de cellules fraîches d'embryons récupérés permettant de lutter contre le cancer ils sont remarquables vous verrez ce sera formidable il n'y a presque aucun effet secondaire
Appelez-moi plutôt sur mon portable je ne suis pas souvent à mon bureau si c'est urgent tapez le 9 sinon le 1 ou le 2 je les écoute tous ne vous en faites pas
J'ai un cancer je vais devoir aller me faire soigner à Paris mais je connais tous les spécialistes vous savez je ne crains pas grand chose c'est éprouvant c'est seulement éprouvant
On m'a découvert un lymphome – c'est épouvantable les douleurs~~

En 1975, il a vingt ans, il fait une mauvaise chute dans un escalier et ne passe pas le concours de médecine. Il s'inscrit pendant huit ans en deuxième année de médecine à Lyon. Il n'ira jamais au-delà. Quand il passe le bac de philosophie, il a seize ans, il est brillant, doué, il a un an d'avance – il compose sur « Qu'est-ce que la vérité ? », il est reçu avec la mention Très bien. Il n'a pas de bureau à l'OMS, il n'est pas médecin, il ne connaît aucun placement intéressant en Suisse, il fournit à prix d'or des pilules qui sont des placebos, il n'a jamais eu de cancer. Il passe ses journées enfermé dans son studio. Il mange du cassoulet. Il prend vingt kilos. Il vend son studio. Il se marie. Il a deux enfants. Il passe ses journées sur une aire d'autoroute, à Lyon, sur un parking, dans une bibliothèque, à la table d'une cafétéria. Il lit la presse et des revues spécialisées. Il est seul assis au volant de sa Volvo. Il regarde les voitures décidées traverser ses journées sans but. Ses voyages à lui s'arrêtent à l'aéroport de Genève-Cointrin. Ses voyages à lui se bornent à l'hôtel. N'importe lequel. Il regarde la télévision. Il lit le guide du pays concerné. Il appelle en parlant de la température qu'il fait là-bas. De la fatigue. Du décalage horaire. Des paysages incroyables. Les cadeaux, il les trouve à l'aéroport. Pendant douze ans, il est reconnu comme étudiant par la sécurité sociale. Il n'a aucun travail. Chaque année, il déclare ne rien gagner au fisc. Il dépense environ 65000 francs par mois. En tout il aurait réussi à détourner 2,5 millions de Francs.

Je me souviens de son corps mou, transparent, de son visage rond, de ses lunettes dorées, de son sourire gourmand. Je me souviens aussi de la date de naissance des deux enfants : 1985 et 1987. Ils avaient un an de plus que mon frère et moi. Caroline et Antoine. Morts à sept et cinq ans. Une heure avant, ils étaient tous les trois sur le canapé, ils regardaient *Les trois petits cochons*. Une heure avant, ils se trouvaient dans la salle de bain et Jean-Claude s'occupait de leur faire prendre une douche. Et maintenant, ils ont la tête enfouie sous l'oreiller. Et ils sont morts de trois balles tirées dans le dos avec un 22 Long Rifle acheté quelques jours plus tôt. Dans la pièce à côté, Florence, sa femme depuis huit ans, est morte abattue par six coups de rouleau à pâtisserie, elle a le crâne ouvert de l'arcade jusqu'à l'occiput. Les pompiers croiront à la chute d'une poutre pendant

l'incendie. Le 9 janvier 1993, les parents meurent à leur tour. Il a déjeuné avec eux. Rôtie et flageolets. Il demande à son père de monter à l'étage pour réparer une fuite. Une balle. Il appelle sa mère. Une balle. « Qu'est-ce qu'il t'arrive Jean-Claude ? ». Une balle encore pour le chien. Il n'aboiera même pas. Au procès, quand on le condamne à perpétuité, il demande pardon à Flo, à Caro, à Titou, à son père et à sa mère. Chantal, sa maîtresse, est la seule à survivre, aujourd'hui quand on cherche à savoir ce qu'elle est devenue, on découvre qu'elle est propriétaire de « La clinique du sourire » à Paris dans le seizième arrondissement, sur le site il est écrit : « Vous avez perdu le sourire, nous vous le rendons ».

Les maillages du mensonge dans *Othello*

l'éclat incertain et difforme de quelques souvenirs de quelques paroles et de quelques chemins

Rien que vide et silence

Rien que souffle tu et absence de corps

Rien que ces arrêtes aux mille noms que nous avons portées inventées explosées pour nous composer un visage

Quand cette première densité n'est même pas tenue – surprise entre les doigts certains de l'établi

Dispersée et vide

Silencieuse dans le retrait des journées qui s'effacent

Pour lui, comme pour l'autre, aimer et trahir,
C'était la même chose.

Avant le quintuple meurtre il relit *La Chute* de Camus.

Il écrit – *Rien d'autre que le morne temps de cette table blanche où se trainent mes heures.*

« Comment la sincérité serait-elle une condition de l'amitié ? Le goût de la vérité est un confort, parfois. Ou un égoïsme. La vérité, comme la lumière, aveugle. Le mensonge est un beau crépuscule qui met chaque objet en valeur. On voit parfois plus clair dans celui qui ment que dans celui qui dit la vérité » (A. Camus)

Il écrit – *Heures que je brûle pour ne pas avoir à penser qu'elles sont parties sans moi.*

Iago celui qui offre à Othello la vérité qu'il avait toujours attendu la soumission à son propre désastre.

Desdémone celle qui reçoit de son époux la vérité qu'elle portait dans son ventre le vertige de son humiliation.

Il écrit – *Je choisis pour toi. Pose la question et sa réponse. Le contrat et son usage. Sans que tu n'aies rien à signer.*

À la fin du procès, la présidente du Tribunal dira d'une voix éteinte

« Il nous manque quelque chose »

Lui répondra : « À moi aussi, il me manque quelque chose, madame la présidente ».

Il écrit – *J'ai échoué dans le concret.*

Place vide remplie

par des cadavres

maculée

faute d'avoir été occupée

par ces vivants,

à qui quelque chose manquait.

La Chute

A. Camus

On ne vous pardonne votre bonheur et votre succès que si vous consentez généreusement à les partager. Mais pour être heureux, il ne faut pas trop s'occuper des autres. Dès lors, les issues sont fermées. Heureux et jugé, ou absous et misérable. Quant à moi l'injustice était plus grande : j'étais condamné pour des bonheurs anciens. J'avais vécu longtemps dans l'illusion d'un accord général, alors que, de toutes les parts, les jugements, les flèches et les railleries fondaient sur moi, distrait et souriant. Du jour où je fus alerté, la lucidité me vint. Je reçus toutes les blessures en même temps et je perdis mes forces d'un seul coup. L'univers entier se mit à rire autour de moi. Voilà ce qu'aucun homme (sinon ceux qui ne vivent pas, je veux dire les sages) ne peut supporter. La seule parade est dans la méchanceté. Les gens se dépêchent alors de juger pour ne pas l'être eux-mêmes. Que voulez-vous ? L'idée la plus naturelle à l'homme, celle qui lui vient naïvement, comme au fond de sa nature, est l'idée de son innocence. (...)

Nous sommes tous des cas exceptionnels. Nous voulons tous faire appel de quelque chose ! Chacun exige d'être innocent, à tout prix, même si pour cela, il faut accuser le genre humain et le ciel. Vous réjouirez médiocrement un homme en lui faisant des compliments des efforts grâce auxquels il est devenu intelligent ou généreux. Il s'épanouira au contraire si vous admirez sa générosité naturelle. Inversement, si vous dites à un criminel que sa faute ne tient pas à sa nature ni à son caractère, mais à de malheureuses circonstances, il vous en sera violemment reconnaissant. Pendant la plaidoirie il choisira même ce moment pour pleurer. Pourtant il n'y a pas de mérite à être honnête, ni intelligent, de naissance. Comme on n'est sûrement pas plus responsable à être criminel de nature qu'à l'être de circonstance. Mais ces fripons veulent la grâce, c'est-à-dire l'irresponsabilité, et ils excitent sans vergogne des justifications de la nature ou des excuses de circonstances, même si elles sont contradictoires. L'essentiel est qu'ils soient innocents, que leur vertu, par grâce de naissance, ne puissent être mises en doute, et que leur faute, nées d'un malheur passager, ne soient jamais que provisoires. Je vous l'ai dit, il s'agit de couper au jugement. Comme il est difficile d'y couper, délicat de faire en même temps admirer et excuser sa nature, ils cherchent tous à être riches. Pourquoi ? Vous l'êtes vous demandé ? Pour la puissance bien sûr. Mais surtout parce que la richesse soustrait au jugement immédiat, vous retire de la foule du métro pour vous enfermer dans une carrosserie nickelée, vous isole dans de vastes parcs gardés, des wagon-lits, des cabines de luxe. La richesse, cher ami, ce n'est pas encore l'acquiescement, mais le sursis, toujours bon à prendre...

Surtout, ne croyez pas vos amis, quand ils demanderont d'être sincère avec eux. Ils espèrent seulement que vous les entretenez dans la bonne idée qu'ils ont d'eux-mêmes, en les fournissant d'une certitude supplémentaire qu'ils puiseront dans vos promesses de sincérité. Comment la sincérité serait-elle une condition de l'amitié ? Le goût de la vérité à tout prix est une passion qui n'épargne rien et à quoi rien ne résiste. C'est un vice, un confort parfois, ou un égoïsme. Si, donc, vous vous trouvez dans ce cas, n'hésitez pas : promettez d'être vrai et mentez le mieux possible. Vous répondrez à leur désir profond et leur prouvez doublement votre affection.

C'est si vrai que nous nous confions rarement à ceux qui sont meilleurs que nous. Nous fuirions plutôt leur société. Le plus souvent, au contraire, nous nous confessons à ceux qui nous ressemblent et qui partagent nos faiblesses. Nous ne désirons donc pas nous corriger, ni être améliorés : il faudrait d'abord que nous fussions jugés défailants. Nous souhaitons seulement d'être plaints et encouragés dans notre voie. En somme, nous voudrions, en même temps, ne plus être coupables et ne pas faire l'effort de la purification. Pas assez de cynisme et pas assez de vertu. Nous n'avons ni l'énergie du mal ni celle du bien. Connaissez-vous Dante ? Vraiment ? Diable. Vous savez donc que Dante admet des anges neutres dans la querelle entre Dieu et Satan. Et ils les place dans les limbes, une sorte de vestibule de son enfer. Nous sommes dans le vestibule, cher ami.

Come As You Are

Kurt Cobain

Come
As you are
As you were
As I want you to be
As a friend
As a friend
As an old enemy
Take your time
Hurry up
The choice is your
Don't be late
Take a rest
As a friend
As an old memoria
Memoria
Memoria
Memoria

Come
Dowsed in mud
Soaked in bleach
As I want you to be
As a trend
As a friend
As an old memoria
Memoria
Memoria
Memoria

And I swear
That I don't have a gun
No I don't have a gun
No I don't have a gun
Memoria
Memoria
Memoria {don't have a gun}

And I swear
That I don't have a gun
No I don't have a gun
No I don't have a gun
No I don't have a gun
No I don't have a gun

Memoria
Memoria

Je suis comme je suis

Jacques Prévert

Je suis comme je suis
Je suis faite comme ça
Quand j'ai envie de rire
Oui je ris aux éclats
J'aime celui qui m'aime
Est-ce ma faute à moi
Si ce n'est pas le même
Que j'aime chaque fois
Je suis comme je suis
Je suis faite comme ça
Que voulez-vous de plus
Que voulez-vous de moi

Je suis faite pour plaire
Et n'y puis rien changer
Mes talons sont trop hauts
Ma taille trop cambrée
Mes seins beaucoup trop durs
Et mes yeux trop cernés
Et puis après
Qu'est-ce que ça peut vous faire
Je suis comme je suis
Je plais à qui je plais
Qu'est-ce que ça peut vous faire

Ce qui m'est arrivé
Oui j'ai aimé quelqu'un
Oui quelqu'un m'a aimé
Comme les enfants qui s'aiment
Simplement savent aimer
Aimer aimer...
Pourquoi me questionner
Je suis là pour vous plaire
Et n'y puis rien changer.

~~raisons quand ça me prenait. Je savais bien qu'il ne me croyaient pas, aucun des deux. J'aurais bien qu'ils me prennent pour une folle de temps en temps, leur faire un peu peur. J'avais encore plus la paix après.
Mais quelquefois ces conversations avaient vraiment lieu, mais pas comme je leur racontais, jamais.~~

— Revenons au crime. Vous voulez bien ?
— Sur cette période je ne sais presque rien.
On a dû vous prévenir.

— Pourquoi avez-vous fait ça ?
— De quoi parlez-vous ?
— Pourquoi l'avez-vous tuée ?
— Si j'avais su le dire, ce serait fini des interrogatoires, vous ne seriez pas là à m'interroger. Pour le reste je sais.

— Le reste ?
— Oui. Si je l'ai découpée en morceaux et que j'ai jeté ces morceaux dans le train c'est que c'était un moyen de la faire disparaître, mettez-vous à ma place, quoi faire ?

D'ailleurs on dit que ce n'était pas mal trouvé. Je ne voulais pas me faire prendre par la police avant d'être prise, et je l'ai fait disparaître

comme une personne qui aurait eu toute sa tête. Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que c'était fatigant cette boucherie la nuit dans la cave, jamais, jamais je n'aurais cru. Si on vous dit que j'ai ajouté du crime au crime en faisant ce que j'ai fait dans la cave, dites que c'est faux.

— Vous ne savez pas pourquoi vous l'avez tuée ?

— Je ne dirai pas ça.

— Qu'est-ce que vous diriez ?

— Ça dépend de la question qu'on me pose.

— On ne vous a jamais posé la bonne question sur ce crime ?

— Non. Je dis la vérité. Si on m'avait posé la bonne question j'aurais trouvé quoi répondre. Cette question, moi non plus, je ne peux pas la trouver.

— Est-ce que quelqu'un d'autre pourrait répondre à cette question à votre avis : pourquoi l'avez-vous tuée ?

— Personne. Sauf à la fin peut-être.

— Vous ne cherchez pas vous-même cette bonne question ?

— Si, mais je ne l'ai pas trouvée. Je ne cherche pas beaucoup. J'ai eu trop de mal à le faire pour savoir y penser.

M. DURAS, L'ADANTE ANGLAISE

Quand Pierre me trouvait derrière la porte il me disait de retourner dans le jardin et dare dare. Quelle vie.

— *Quelle voix avait Pierre derrière la porte ?*

— Lui, la même que celle qu'il a devant.

Ecoutez, je ne peux pas dire mieux : si vous, vous trouvez la bonne question, je vous jure de vous répondre.

Qu'est-ce qu'on dit des raisons que j'avais de la tuer ?

— *On fait des suppositions.*

— Comme le juge, avec ses questions.

— *Le mot : « Pourquoi » est-il mieux ?*

— « Pourquoi ? » Oui. On peut rester là.

— *Alors je vous demande : pourquoi ?*

— C'est vrai. Pourquoi.

Mais ce mot m'emporte vers vous, vers les questions.

— *Et s'il y a une raison mais qu'on ignore, une raison ignorée.*

— Ignorée de qui en ce moment ?

— *De tous. De vous. De moi.*

— Où est cette raison ignorée ?

— *En vous ?*

— Pourquoi ? Pourquoi pas en elle, ou dans

la maison, dans le couteau ? ou dans la mort ? oui, dans la mort.

La folie est-elle une raison ?

— *Peut-être.*

— A force de chercher sans trouver, on dira que c'est la folie, je le sais.

Tant pis. Si la folie est ce que j'ai, si ma maladie c'est la folie, je ne suis pas triste.

— *Ne pensez pas à ça.*

— Je n'y pense pas. C'est vous qui y pensez.

Je sais quand les gens pensent que je suis folle, je l'entends au son de la voix.

— *Qu'est-ce que vous faisiez dans la maison ?*

— Rien. Les courses un jour sur deux. C'est tout.

— *Mais vous vous occupiez à quelque chose ?*

— Non.

— *Mais le temps passait comment ?*

— Très vite, à cent à l'heure, comme un torrent.

— *Votre mari a dit que vous faisiez votre chambre chaque jour.*

— Pour moi, je faisais ma chambre, je me lavais, je lavais mon linge et moi. De cette façon

j'étais toujours prête, vous comprenez, la chambre aussi. Propre et coiffée, le lit fait. Alors je pouvais aller dans le jardin, aucune trace derrière.

Si, je suis quand même un peu triste d'être folle. Si les autres sont folles, qu'est-ce que je vais devenir au milieu ?

— *Votre chambre une fois faite, vous, lavée, vous étiez prête à quoi ?*

— A rien. J'étais prête Si des événements avaient dû se produire, j'étais prête, voilà. Si quelqu'un était venu me chercher, si j'avais disparu, si jamais je n'étais revenue, jamais, on n'aurait rien trouvé derrière moi, pas une trace spéciale, rien que les traces pures. Voilà

— *A quoi pensez-vous ?*

— Je pense au jardin. C'est loin. C'est doux. C'est fini. Et Alfonso qui continue à couper du bois, tandis que tout est fini. Et Pierre qui va au bureau. Je crois aussi qu'Alfonso avait tout lui aussi pour être intelligent et qu'il ne l'a pas été, je ne saurais jamais pourquoi, comme pour moi. On était deux dans Viorne dans ce cas, Alfonso et moi.

Je ne pense pas ça de Pierre Lannes.

Tout ce que je vous raconte est-ce que c'est la vérité à votre avis ?

— *Je crois que c'est la vérité.*

— Alors, voyez. Moi aussi je crois que c'est la vérité. Je n'ai jamais parlé autant et je dis la vérité. J'aurais pu tout aussi bien avant, peut-être, si l'occasion s'en était présentée.

Je pourrais ne pas m'arrêter, parler pendant un an. Et aussi bien je pourrais m'arrêter tout de suite, un tour de clef et c'est fini pour toujours. C'est pareil maintenant : je vous parle et je ne vous parle pas, en même temps. La tête est toujours aussi pleine. Il y en a toujours là-dedans. Qu'est-ce que vous voulez, c'est curieux d'être comme nous. Est-ce que j'ai parlé de la maison ?

Il y avait deux chambres au premier étage et au rez-de-chaussée il y avait la salle à manger et la chambre de Marie-Thérèse.

— *Vous vous étiez endormie avant de descendre dans sa chambre ?*

— Du moment que je n'ai pas eu besoin d'allumer l'électricité — Il devait déjà faire jour. Alors j'avais dû dormir.

Je me réveillais souvent au petit jour, impossible de me rendormir — alors je traînais dans

CITATION DU JOUR

IAGO

[...] For, sir,
It is as sure as you are Roderigo,
Were I the Moor, I would not be Iago:
In following him, I follow but myself;
Heaven is my judge, not I for love and duty,
But seeming so, for my peculiar end:
For when my outward action doth demonstrate
The native act and figure of my heart
In compliment extern, 'tis not long after
But I will wear my heart upon my sleeve
For daws to peck at: I am not what I am.
(Shakespeare, *Othello*, I, 1)

IAGO

[...] Car aussi vrai que vous êtes Rodrigo, monsieur, moi si j'étais le Maure, je ne voudrais pas être Iago .
Quand je le sers, c'est moi seul que je sers. Le Ciel m'en est témoin, ce n'est pas par amour ni devoir : je
fais juste semblant, à mes propres fins. Car le jour où mes actions extérieures reflèteront l'activité réelle de
mon cœur, exposeront sa physionomie aux yeux de tous, je n'aurai plus qu'à me le mettre en bandoulière
pour le donner à picorer aux pigeons. Je ne suis pas ce que je suis.
(trad. Julie Etienne & Joris Lacoste pour le Théâtre Permanent)

IAGO

[...] Car aussi vrai,
Monsieur, que vous êtes Roderigo, si moi
J'étais le Maure, je ne voudrais pas être Iago.
En le servant, c'est moi seul que je sers.
Ce n'est point, Dieu sait, par amour ni devoir,
Ce n'est que simulacre et pour mes propres fins.
Car le jour où mon comportement dira
Les agissements et l'état véritables de mon cœur
Sous les dehors visibles, on me verra bientôt
Me mettre le cœur sur la main et l'offrir
A picorer aux choucas. Je ne suis pas qui je suis.
(trad. J-C Sallé)

IAGO

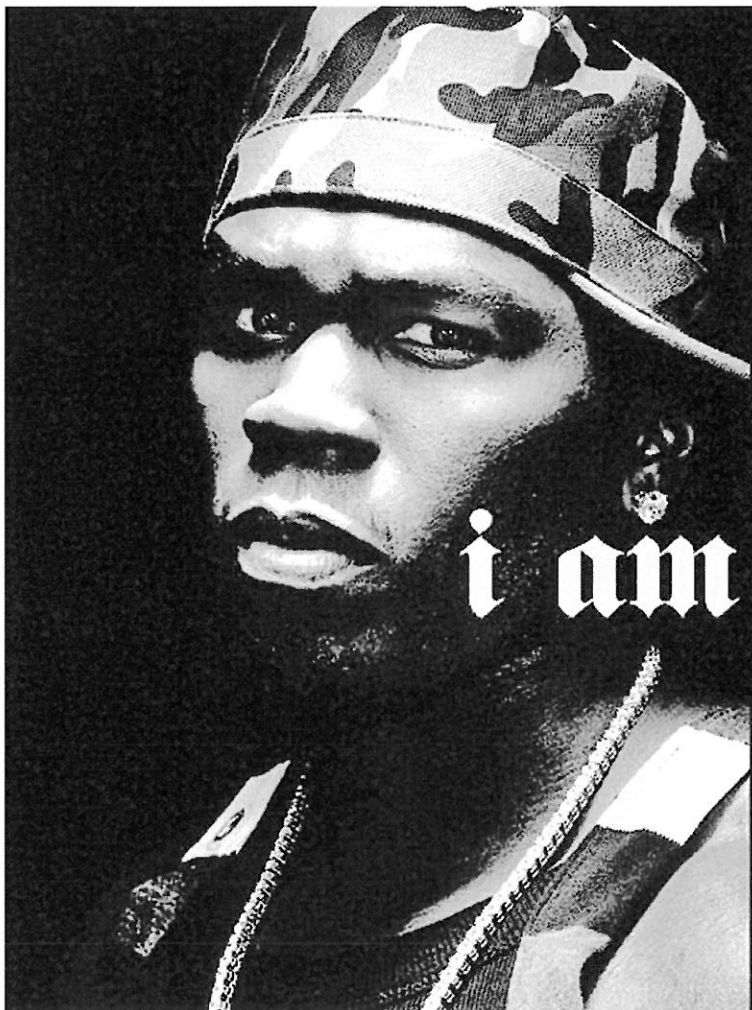
[...] Car, monsieur,
Aussi sur que vous êtes Roderigo,
Si j'étais le More je ne serais pas Iago,
Le servant, je ne sers que moi-même ;
Le Ciel en est mon juge, je ne le sers ni par amour ni par devoir,
Mais avec ces semblants, pour ma fin particulière ;
Le jour où mes actes extérieurs montreront
L'acte et la figure intérieure de mon cœur
En guise d'offrande, il ne se passera pas longtemps
Avant que je porte mon cœur sur ma manche
Pour que les corneilles le becquettent. Je ne suis pas ce que je suis.
(trad. Armand Robin)

IAGO

Car, Monsieur,
Il est aussi sûr que vous êtes Roderigo,
Si je le Maure, je ne serais pas Iago:
En le suivant, mais je suis moi-même;
Le ciel est mon juge, je ne l'amour et le devoir,
Mais semblant donc, mon intérêt:
Car si mon action extérieure doth démontrer
La loi indigène et la figure de mon cœur
En complément externe ', tis peu de temps après
Mais je vais porter mon coeur sur ma manche
Pour daws à picorer: Je ne suis pas ce que je suis.
(Google traduction)



Come
as you
are.



i am what i am

3—R. Middle Finger	4—R. Ring Finger	5—R. Little Finger
"Where I am from there is no plan B. So, take advantage of today because tomorrow is not promised."		
8—L. Middle Finger	9—L. Ring Finger	10—L. Little Finger
—30—Cent		
Amputation _____		Four fingers taken simultaneously
Right hand		
Left Thumb	Right Thumb	
REK		spokeo

LE THÉÂTRE PERMANENT AU JOUR LE JOUR

Samedi 22 février

Atelier de transmission

Renaud Béchet et Pierre Laloge travaillent avec les participants sur la scène du banquet dans l'acte III de *Macbeth*. Ils partent du principe que Macbeth, habitué à voir des apparitions, se rend compte de l'arrivée du spectre de Banquo dès son entrée et pas seulement une fois assis sur le tabouret. Il essaie alors de se persuader qu'il ne s'agit que d'une vision dans la mesure où le spectre de Banquo aurait le visage recouvert de sang.

Répétition

En répétition, on reprend la scène du doge. L'idée germe que le doge, debout sur son escabeau, au micro, préside à une session d'assemblée nationale. On essaie toujours de trouver un système de mise en espace simple, et toujours efficace. L'assemblée nationale, donc, et ses débats enragés : on crie à gauche, on crie à droite. Très vite, cela s'emballe. Gwenaël Morin stoppe le travail. Il veut que l'on retrouve, encore, une simplicité, et que l'on remette à plat le texte.

Représentation :

Chronique du hall : 87 spectateurs

Des gens arrivent dès 19h, et c'est très vite l'effervescence pour la dernière représentation de *Macbeth*. Cela fait plusieurs jours qu'il n'y avait pas eu autant de spectateurs. A la billetterie, l'équipe du Journal (Adèle, Barbara et Camille) tente de clarifier le placement des spectateurs entre les chaises en plastique, les bancs et les fauteuils dans la salle : puisque la scénographie du public a changé, il faut revoir la disposition. On essaie également d'informer chacun du fonctionnement par épisode des représentations d'*Othello* à venir... Nous apprenons ainsi que de nombreux spectateurs viennent encore pour la première fois voir *Macbeth*. Un couple seulement, pensant voir *Othello*, repart déçu. Globalement, le hall respire une sorte de joie de pouvoir célébrer la fin d'une aventure. Indice : plusieurs personnes demandent une consommation au bar.

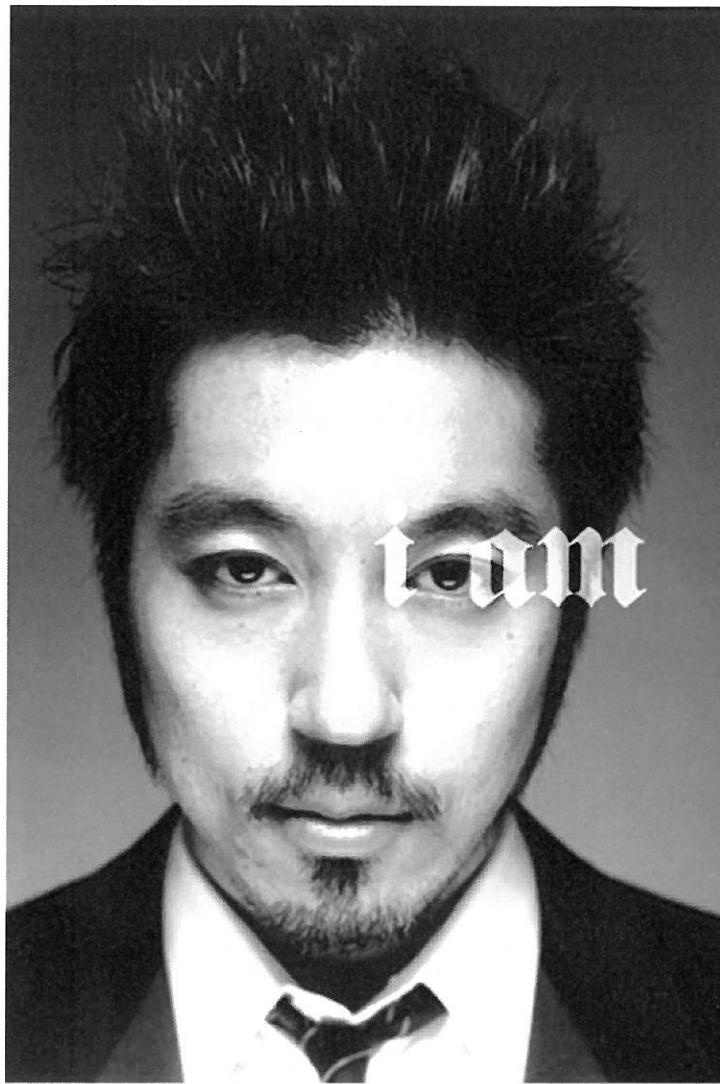
Chronique de la représentation:

Une dernière représentation joyeuse et bien rythmée. Les acteurs laissent peu de temps morts entre les scènes et les répliques et s'amuse tout particulièrement ce soir-là à réinventer certaines intentions. Pour la dernière, Gwenaël Morin s'invite à la scène de nudité après l'assassinat de Duncan.

Chronique du public:

Un public conquis constitué d'amis venus pour la dernière mais aussi d'inconnus du théâtre qui viennent avant de manquer définitivement le spectacle. Beaucoup de rires pendant la représentation, et une longue salve d'applaudissements au moment des saluts pour fêter l'aventure des *Macbeth* qui se termine.

Camille Khoury, Adèle Gascuel et Vivien Hébert



You can never postpone
your creativity. The more
you postpone it, the more
you slowly kill it.

Kenzo Yamami

Team what is in

REKAZ

**DEVENEZ
VOUSMEME
COM**

RECRUTEMENT
**15000
POSTES**

ARMEE DE TERRE
MOI PLUS QU'UN METRE

CLIQUEZ ICI